

Pierre Ruibet et la destruction du dépôt de Jonzac le 30 juin 1944.

Claude Maque (LM 62-66) s'interrogeait sur le forum du site Internet de l'Association "Pierre Ruibet est-il oui ou non un héros ?". Cette question provocatrice s'adressait aux internautes qui ne pouvaient trouver sur notre jeune site Internet aet-association.org la moindre allusion à l'exploit de cet ancien élève d'Audinac-les-Bains qui fut fait compagnon de la Libération à 19 ans.

Afin de permettre à tous de mieux connaître Pierre Ruibet et son authentique exploit, Claude Maque s'est attaché à recueillir des informations aux archives départementales de la Charente maritime et auprès de Monsieur Yves Tricaud président d'associations de Résistants et de Déportés, ainsi que de monsieur James Pitaud professeur d'histoire au collège Dussaigne de Jonzac.

C'est donc le travail de synthèse de Claude Maque qui est diffusé ci-après, annoté et complété par la rédaction du site.

=====

Pierre Ruibet, Compagnon de la Libération à 19 ans

Pierre Ruibet est lui aussi un héros de la Résistance. Il n'a pas choisi le combat avec ses camarades mais l'action secrète puis le sacrifice volontaire !

Fils aîné d'un artisan charcutier grand blessé de la Guerre de 1914 et officier de la légion d'honneur dont la personnalité taciturne écrase toute la famille astreinte de vivre dans le culte de la Patrie et de l'armée.

Pierre est né le 9 juillet 1925 à Voiron (Isère). Il y reçoit une éducation rigoureuse, il est inscrit à l'Institution religieuse Saint-Joseph, y obtient le certificat d'études en 1937 et le brevet élémentaire en 1939 tout en devant assurer les livraisons de la boutique familiale à la clientèle en ville avant d'entrer en classe.

C'est le 16 juin 1942 que, rêvant pour lui d'une carrière militaire, son père l'inscrit comme "étudiant" au concours d'entrée au Centre d'Education Bayard*, d'Audinac les Bains (Ariège).

Rare civil reçu au concours parmi une majorité d'anciens enfants de troupe, Pierre y est admis sur décision du général Olléris du 30 juillet 1942 après une enquête de gendarmerie favorable. "*Honorabilité, probité, moralité et sobriété sont bonnes, ne s'est jamais livré à des actes de propagande contre l'Armée, la Patrie ni les institutions nationales*".



Pierre Ruibet au centre Bayard d'Audinac-les-Bains

Il va y séjourner du 17 août 1942 au 12 juillet 1943**.

Quoi qu'il en soit, c'est à cette époque là que son destin va basculer car, tant pour ne pas dépendre de son père que pour être dispensé légalement du Service du travail obligatoire (STO), il s'engage alors au Vigan (Gard) dans une compagnie de travailleurs des PTT issue d'un régiment du Génie dissout et chargée d'effectuer des travaux de construction de lignes téléphoniques à grande distance.

Il va être envoyé en septembre 1943 au camp du Cluzelet à Jonzac où il va faire la rencontre d'un nouveau venu, un autre réfractaire au STO déjà en contact avec le groupe de résistance bordelais Alerte dépendant de l'O.C.M. : Michel Robert, un jeune Jonzaçais ancien enfant de troupe d'Autun qui vient d'être réformé des chasseurs alpins de l'armée de l'armistice pour raison de santé et dont la mère est concierge au tribunal de Jonzac.

Ayant sympathisé tout de suite avec Pierre, Michel l'invite fin octobre 1943 chez lui où il est d'autant plus chaleureusement adopté comme le 3^{ème} fils de cette famille nombreuse que, avec la bénédiction de Michel tout

heureux de lui donner cette satisfaction d'amour propre, il peut se présenter à madame Marthe Robert, qui n'a pas de raison d'en douter, comme un ancien condisciple d'Autun ayant raté son passage en Espagne.



M. Ruibet père

Malheureusement, le chantier terminé et cette compagnie de travailleurs providentielle ayant été envoyée et dissoute en décembre à Gourdon (Lot), se pose à nouveau le problème du STO pour les deux réfractaires qui reviennent alors se cacher à Jonzac jusqu'aux fêtes de fin d'année, Pierre au tribunal chez Mme Robert et Michel dans le grenier de sa tante Mme Suzanne Gaucher.

Michel risquant d'être arrêté à Jonzac où il est recherché, Pierre a alors l'idée de l'emmener à Voiron début janvier 1944 pour le présenter à son père qui, certainement très heureux de faire une telle recrue, lui fournira les faux papiers lui permettant de rejoindre Maurice avec qui il combattrait dans les maquis de la Chartreuse puis du Vercors pendant que Pierre, recherché à Voiron, reviendra à Jonzac dans la famille Robert tout heureuse de l'héberger en échange du service ainsi rendu à Michel.

Aussi, est-ce pour ne pas être à la charge de cette famille de 5 enfants vivant des seuls maigres revenus du père petit plâtrier courant les chantiers, que Pierre accepte de se faire embaucher aux côtés des jeunes Jonzaçais "requis" au dépôt de munitions de la Kiegsmarine installé dans les carrières d'Heurtebize.

Sans autre objectif qu'un défi à l'occupant mais manifestement très heureux du bon tour joué à l'ennemi, il passe alors deux mois à rapporter des carrières et à cacher dans sa petite chambre du tribunal : grenades, poudre, explosifs et même obus de petit calibre.

Mise au courant et jouant le rôle de sa seconde maman, Mme Robert lui conseille de cacher pour plus de sûreté sous l'estrade du juge toutes ces munitions. Mais ce n'est que fin avril que ce patriote solitaire « *fera sa véritable entrée dans la Résistance* » comme l'écrira fort justement Mme Robert en acceptant, en sa présence, de travailler pour le groupe Alerte qui, sur les conseils de Michel, avait envoyé le résistant bordelais René Marchadier le contacter au tribunal.

Sa première mission ? Faire, à la demande de l'état-major allié, l'inventaire de ce dépôt de munitions chargé d'approvisionner tous les blockhaus du mur de l'Atlantique en cas de débarquement allié. Très fier de la confiance que lui témoigne le groupe Alerte, Pierrot, comme tout le monde l'appelle dans le quartier des Carmes, consacra tout le mois de mai à cette mission en se laissant même enfermer à ses risques et périls dans les carrières une nuit par semaine.

Le résultat est communiqué à René Marchadier de retour à Jonzac le 5 juin.

Chargement d'un grand nombre de trains de munitions déchargées et stockées par les jeunes requis jonzaçais et comprenant, entre autres : 130 tonnes de poudre en paillettes, un nombre indéfini d'obus de DCA de 37mm, 33 wagons d'obus de 75 mm, un nombre indéfini d'obus de 150mm, 5000 obus de 105mm, un nombre indéfini d'obus de 155mm, 500 obus de 220mm, 2000 obus de 240mm, caisses de mélinite, de dynamite, de grenades, de mines terrestres et marines.

Le tout défendu par 4 blockhaus équipés de 2 canons de 105, 2 canons de 75, 5 canons de 37, 26 mitrailleuses anti-aériennes réparties dans 4 blockhaus protégés par 2 champs de mines, bref un objectif prioritaire pour les Alliés alors en difficulté en Normandie et qui donnent aussitôt l'ordre de le détruire au groupe Alerte, faute de quoi il serait bombardé avec le maximum de risque de dommages collatéraux pour la cité jonzaçaise toute proche.

C'est le 15 juin que, porteur de cet ordre et muni de détonateurs ainsi que de crayons retardateurs, René Marchadier revient à Jonzac pour signifier sa nouvelle mission à Pierre qui, ayant déjà bien réfléchi aux modalités pratiques de cette mission à haut risque, obtient de lui l'autorisation de mettre dans la confidence une 2^{ème} personne, en plus de Mme Robert, le docteur Pierre Sclafér, fils du sénateur révoqué par Vichy et patriote jonzaçais dont, en cas de succès, il aura besoin sitôt l'explosion déclenchée : d'abord pour l'attendre et l'éloigner avec sa moto sur la route d'Ozillac près de la bouche d'aération par laquelle il a prévu de sortir, ensuite pour adresser le télégramme "*Mission accomplie*" à Mlle Crauste, postière servant de boîte à lettres au groupe Alerte et domiciliée 32 rue de la Devise à Bordeaux.

Aussi confie-t-il son désespoir à Mme Robert quand, par suite de la défaillance du matériel fourni, ses deux premières tentatives des 18 et 21 juin font long feu mais ne lui dit-il pas qu'il a pris le risque de mettre une 3^{ème} personne dans le secret pour réclamer du nouveau matériel : sa 2^{ème} fille, Mathilde, âgée de 16 ans et qu'il a chargée d'envoyer à Mlle Crauste 2 télégrammes successifs signés Robert et libellés ainsi: "*Cousin bien malade. Venir avec spécialités*".

C'est lors de cette deuxième tentative du mercredi 21 juin que Pierre Ruibet est surpris par un jeune requis jonzaçais, Claude Gâtineau, qu'il est donc contraint de mettre aussi dans la confiance mais qui, tout heureux de jouer ce tour aux Allemands auxquels il dérobait déjà des grenades qu'il cachait chez lui sous le foin, promet non seulement de ne pas le dénoncer mais de l'aider si nécessaire.

Mais ses télégrammes restant sans suite, c'est muni d'un certificat médical du docteur Sclafer justifiant son absence aux carrières, qu'il prend alors l'énorme risque de se rendre le 28 chez Mlle Crauste qui le conduit au quartier général du groupe Alerte où, après lui avoir expliqué qu'ils étaient suspectés et ne pouvaient se déplacer avec des explosifs sans mettre le groupe en péril, on lui remet de nouveaux détonateurs.

Le voilà soulagé: il va pouvoir enfin remplir sa mission non sans se faire un dernier devoir d'en informer sa mère par cette très belle lettre datée du 29:

*Ma chère petite maman,
Ma lettre va vous faire bien de la peine. J'ai été désigné pour faire sauter la carrière. J'avais posé des mines qui n'ont pas fait leur effet. J'attendais quelqu'un qui n'est pas venu. Il est de mon devoir de tout détruire. Tant pis, je vais y mettre le feu ; je suis bien décidé ; seulement il y a beaucoup de chances que j'y reste. Cependant, je tenais à la vie, mais je fais passer mon pays avant mon bonheur.
Je vous embrasse tous. Adieu.
Vive la France!
Pierrot*

Ainsi, est-ce très sereinement et comme ayant enfin trouvé simultanément un sens à donner à sa vie pour être digne de son père et une paix intérieure qui lui aurait toujours manqué, que cet adolescent se prépare à risquer sa vie avant l'embauche et l'entrée des requis dans la carrière le lendemain matin vendredi 30 juin où il sera malheureusement surpris en compagnie de Claude Gâtineau en train de poser ses détonateurs.



Claude Gâtineau

En effet, c'est son chef d'équipe allemand Albert Hingler qui le surprend et qui, quoi que blessé d'une balle de revolver tirée par Pierre, réussit à sortir en sang et criant « *Alerte ! Ruibet ! Gâtineau !* » et à lancer les 17 Allemands du corps de garde à la poursuite du terroriste qui n'a alors d'autre solution que de procéder à la mise à feu directe d'une caisse de poudre et de se sacrifier ainsi à 19 ans "pour la France" en périssant dans l'explosion avec ses 17 poursuivants. Profitant de la confusion, Claude Gâtineau réussit momentanément à s'échapper.

Mais là ne s'arrête pas l'histoire pour les autres protagonistes de ce glorieux fait d'armes qu'un officier supérieur allemand comparera "*à la perte d'une bataille pour l'Allemagne*".

En effet, arrêté, torturé et condamné à mort par pendaison à la Kommandantur située dans l'ancien couvent de La Sagesse, c'est cependant comme un soldat que Claude Gâtineau sera fusillé le 1^{er} juillet sur l'intervention courageuse du maire, René Gautret, et de l'archiprêtre, Mgr Chauvin, qui, après s'être proposés en otages, obtiendront également du lieutenant d'origine polonaise la vie sauve pour les 40 requis promis également à la pendaison par mesure de représailles contre la population locale.

Quant à Mathilde Robert et Marguerite Crauste (Jacqueline dans la Résistance) identifiées par la Gestapo grâce aux télégrammes, elles seront également condamnées à mort au fort du Hâ à Bordeaux mais échapperont heureusement à leur exécution programmée le 21 août par suite de la libération de la ville par les FFI la veille...

Il faudra attendre 8 décembre 1944 pour que, en présence de M. et Mme Ruibet murés dans un silence impressionnant, Jonzac puisse faire de grandioses obsèques solennelles à Pierre qui lui avait évité un bombardement mais dont les allemands avaient entre temps subtilisé et enterré à Villenave d'Ormon (Gironde) le corps retrouvé le 17 juillet parmi les décombres. Puis pour commémorer le sacrifice de Ruibet et de Gâtineau à jamais indissociables dans la mémoire collective jonzaçaise, on se cotisera pour leur élever par souscription un majestueux monument inauguré en 1948 après avoir donné leur nom à l'ancienne rue de la Corderie menant aux carrières.

*Monument érigé par la ville de Jonzac à la mémoire du sacrifice des héros :
Pierre Ruibet
et Claude Gâtineau*



Mais là ne se limitera pas la reconnaissance à Pierre Ruibet en effet, à l'occasion du retour de sa dépouille en Isère en 1960 aux côtés de celle de sa mère qui l'avait demandée avant de mourir, la ville de Voiron lui élèvera-t-elle aussi un monument commémoratif de son héroïsme et celle de Grenoble donnera-t-elle aussi son nom à une avenue.

Puis en 1964, le prestigieux Lycée militaire d'Aix en Provence, successeur des écoles d'enfants de troupe ou Pierre aurait tant aimé entrer, lui fera-t-il aussi cet honneur en baptisant son nouveau quartier du nom de "Pierre Ruibet". en présence de son père toujours aussi silencieux et fermé.

Enfin, en 1967, l'ORTF, fera-t-elle connaître à toute la nation le destin du jeune héros en diffusant sur son unique chaîne de télévision le téléfilm *Alerte à Jonzac* tourné sur les lieux mêmes par Jean Kerchbron sur un script de l'historien de la Résistance Henri Noguères et comportant en post-scriptum de précieuses interviews de témoins maintenant disparus comme Marthe Robert ou Robert Balout jeune requis présent aux carrières ce jour-là.

Ainsi, avec la destruction de ce dépôt de munitions ennemi, s'était donc couvert d'une gloire, hélas posthume, un jeune patriote solitaire qu'en signe de reconnaissance le Général De Gaulle jugera digne de figurer aux côtés des meilleurs sur la liste très restreinte des Compagnons de la Libération après l'avoir fait chevalier de la Légion d'honneur et sous-lieutenant de l'armée française.

Quant à Claude Gâtineau, il sera aussi fait à titre posthume chevalier de la Légion d'honneur et promu également sous-lieutenant.

Références

- James Pitaud, professeur d'histoire au collège Léopold Dussaigne de Jonzac
- "Histoire du Lycée Militaire d'Aix" par Jean Dalverny professeur agrégé d'histoire (2002)
- "Il est parti dans la lumière" par André Péchereau (1986, éditions Henri Pinson, les Sables d'Olonne)
- "Quelques mois de la vie d'un héros de 18 ans" par Marthe Robert (édité par le ville de Jonzac)
- "Un siècle d'histoire dans le pays de Jonzac" (1988, Club Histoire du Collège de Jonzac)

Notes de Claude Maque

Ce récit est assez proche de ce que Jean Galle a écrit dans le Mémorial.

Il est le condensé des documents que je me suis procuré près de Monsieur Yves Tricaud, président des associations de Résistance et de déportés, des archives départementales, et d'un entretien avec M. Pitaud, professeur d'histoire au lycée de Jonzac et spécialiste de cette période.

M. Pitaud est le mari de la nièce de Madame Robert...

Bien entendu quelques zones d'ombres et quelques incohérences subsistent mais ce n'est pas notre propos !

Comme certains d'entre vous le savent M. Dalverny a publié des écrits différents de ceux publiés par le Lycée d'Aix, l'Association des AET et Jean Galle.

Notes de la rédaction du site :

*Le Centre d'Education Bayard" d'Audinac-les-Bains a été créé en octobre 1941 pour accueillir les jeunes enfants de troupe des écoles militaires préparatoires qui n'ont pas encore atteint l'âge de dix huit ans pour s'engager mais qui ont terminé leur cursus scolaire. Il a été fermé en 1944. Voir la page "Audinac-les-Bains" dans la rubrique "écoles" du présent site.

**Dans le *Mémorial des enfants de troupe morts pour la France* il est écrit à propos d'une tentative de passage de la frontière espagnole : "*Désirant rejoindre le général de Gaulle et les Forces françaises libres, avec 6 camarades, il s'échappe de l'école, mais ils sont rattrapés à Andorre par les Allemands qui ont lancés à leurs trousseurs leurs chiens dressés à cet exercice. Pierre Ruibet avoue être le chef de l'évasion, ce qui lui vaut d'être frappé brutalement et mis 15 jours en cellule au régime du pain sec et de l'eau. Gravement malade, il retourne à Voiron pour se faire soigner.*"

=====

Les citations de Pierre Ruibet

Ordre national de la Légion d'honneur.

Ruibet Pierre, Henri, Bernard - Forces françaises de l'Intérieur - Gironde.

"Jeune résistant animé par une ardeur patriotique digne des meilleurs éloges.

Élève à l'Ecole des enfants de troupe du Centre Bayard de Saint-Girons, a quitté ce centre pour gagner la frontière espagnole. Arrêté par les Allemands, a été incarcéré pendant deux mois puis à sa libération a été incorporé au groupe de Résistance "Alerte" en mars 1944.

Ayant appris que l'armée allemande avait entreposé un stock très important de munitions aux carrières d'Heurtebise est parvenu à mettre en place, malgré la surveillance de l'ennemi, tout un dispositif de cordons et d'amorces. Le 30 juin, bien que sachant qu'il n'avait aucune chance d'en échapper, a fait sauter la carrière entière trouvant dans cette gigantesque explosion une mort héroïque.

Restera un bel exemple de dévouement de la jeunesse de France dans la lutte pour la cause de la libération à laquelle il a fait le sacrifice de sa vie."

Ordre de la Libération.

"La Croix de la Libération est décernée, à titre posthume, à Pierre Ruibet. Ayant appris que l'armée allemande venait d'entreposer aux carrières d'Heurtebise près de Jonzac cent vingt trains de munitions, a réussi à s'y faire embaucher au début de juin 1944. Pendant un mois s'est employé avec son camarade Gâtineau Claude à mettre en place, dans toute la carrière, en déjouant la surveillance de l'ennemi tout un dispositif de cordons et d'amorces. Le 30 juin, ayant fait éloigner son camarade et sachant qu'il n'avait aucune chance d'en réchapper, a fait sauter la carrière entière, trouvant dans cette gigantesque explosion une mort héroïque."

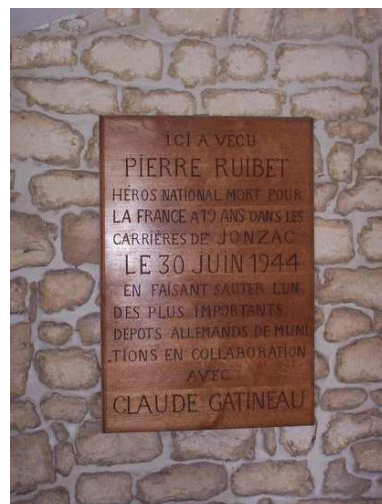
Pierre Ruibet est également titulaire de la **Croix de guerre 1939-1945 avec palme.**

=====

Plaques apposées sur le monument

À l'extérieur

Dans le hall



*Plaque commémorative
À l'entrée des carrières de Heurtebize à Jonzac*